

Aspects psychosociaux du travail dans la société actuelle

Autor(en): **Carron, Raphaël**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **56 (1998)**

Heft 4: **Forum Ressource Humaines "l'individu et le travail : le divorce?" : actes du colloque du 8 octobre 1998**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-140738>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ASPECTS PSYCHOSOCIAUX DU TRAVAIL DANS LA SOCIÉTÉ ACTUELLE

Raphael CARRON

Médecin-Directeur

Institutions psychiatriques du Valais romand

Qu'est-ce que le travail ?

Petite incursion historique pour mieux situer le travail à travers le temps. André Gorz a écrit dans « la critique de la raison économique » que le travail, au sens où nous l'entendons, est une invention de la modernité. La forme sous laquelle nous le connaissons et le plaçons au centre de la vie individuelle et sociale a été inventée et généralisée avec l'industrialisme. Le travail ne se confond pas avec les besoins répétés jour après jour, indispensables à l'entretien et à la reproduction de la vie de chacun.

Alors que les travaux de force diminuent, apparaissent aujourd'hui des maladies, nommées « fibromyalgies et polyinsertionnites » qui, en fait, n'existent pas concrètement. Pure construction de la médecine, elles tentent d'expliquer le nombre croissant des personnes se plaignant de douleurs diffuses. Ceux qui ont la chance de faire un travail varié avec une mise en œuvre de la musculature souffrent beaucoup moins de ce type de troubles. Ces maux, en fait, traduisent une problématique anxieuse souvent inconsciente, non identifiable par les malades eux-mêmes.

La caractéristique essentielle du travail est celle d'être une activité reconnue comme utile par autrui et rémunérée. C'est donc le travail rémunéré et plus spécialement salarié qui nous donne une identité sociale, une profession qui nous insère dans un réseau de relations et d'échanges, avec des droits et des devoirs. On s'éloigne de cette notion obsolète : «gagner le travail à la sueur de son front». Cependant dans beaucoup de sociétés, le travail est nécessaire à la subsistance et à la survie. Il n'a jamais été pour ces dernières un facteur d'intégration sociale, mais plutôt un principe d'exclusion. Nombreuses furent les sociétés anciennes, notamment les sociétés pré-modernes, qui ont tenu pour inférieures les personnes

asservies à la nécessité de pourvoir à la subsistance d'autrui. Car ces dernières étaient considérées comme n'ayant pas les capacités d'élévation d'esprit. Pensez par exemple aux rôles des esclaves, qui ont réussi à s'affranchir et qui ont pris le pouvoir au moment de la déliquescence de l'empire romain, de même que les travailleurs étrangers, constructeurs d'une bonne partie de nos infrastructures routières et minières. Sous la plume d'un auteur suisse alémanique, se résume dans ces mots ce qui vient d'être énoncé : *«On a voulu importer des bras, mais ce sont des hommes qui nous sont parvenus»*.

Les valeurs d'hier et d'aujourd'hui

On constate, lorsque l'on se penche sur l'origine de certains mots comme «loisir», «chômage», «travail», que leur signification n'a pas toujours été la même selon les époques. Par exemple, le mot oisiveté (otio), aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles, fait état d'une certaine catégorie de personnes sans occupation qui n'avait pas besoin de travailler, tels les aristocrates. Ces derniers ont beaucoup souffert du point de vue familial et social de devoir recommencer à travailler. Ils ont d'ailleurs cherché toutes sortes de compromis, notamment avec les banquiers, pour maintenir leur statut. Un autre exemple montre que pendant longtemps, la famille et la maison représentaient les sphères de la nécessité économique et du travail, tandis que la sphère publique servait au domaine politique par lequel s'exerçait la liberté du citoyen.

Il est intéressant de rappeler que la place de grève à Paris était simplement le lieu où les journaliers se rendaient, en attendant de trouver un travail pour la journée. Certains restaient en marge, donnant ainsi son origine au mot « grève ». Au départ, le chômage lui aussi avait une tout autre signification. Activité extrêmement recherchée et enviée, elle représentait l'action paisible et pacifique des vaches qui *chôment*. Dans Virgile, le chômage signifie « à midi au soleil ». Aujourd'hui, peu d'entre nous peuvent se permettre de faire la sieste à midi non sans avoir un sentiment de culpabilité.

Les journaliers étaient payés pour leur travail quotidien. Les artisans, eux, ne produisaient pas un travail, mais ils produisaient une œuvre. Ils faisaient partie de toutes sortes de corporations, de guildes afin d'éviter une concurrence trop importante et afin de maintenir leurs privilèges.

Balayée par le capitalisme manufacturier et par l'avènement de la société industrielle et postindustrielle, une société de type féodale a été complètement

ébranlée dans ses fondations. Cela ne s'est pas fait sans la création de plusieurs franges de population, qu'on a appelé les vagabonds et les trimardeurs, tout un sous-prolétariat donnant naissance à des œuvres comme celles de Dickens ou de Victor Hugo.

Par la suite, l'illusion du scientisme très actif aujourd'hui, y compris en médecine, nous a fait croire qu'à chaque catastrophe, tous les problèmes trouvaient des solutions auprès des chercheurs. Cependant, ce scientisme a permis de maintenir, avec des avantages certes, le mythe du progrès. L'organisation scientifique du travail industriel, quant à elle, représente l'effort constant de détacher le travail, en tant que catégorie économique quantifiable, de la personne vivante du travailleur. C'est bien ici que naît le divorce, dès le moment où le clivage se crée entre une quantité de travail et l'individu.

La société salariale

Ainsi, selon Robert Castel, la société salariale constitue la formation sociale dans laquelle nous vivons et qui structure notre existence. C'est pourquoi l'effritement actuel de cette société salariale nous concerne tous. Elle n'est pas seulement une société dans laquelle la majorité des gens tirent leur revenu du salaire, c'est peut-être et surtout une société dans laquelle la plupart des gens tirent leurs positions sociales et leurs protections sociales de la place qu'ils occupent, avec comme corollaire l'estime de soi, le sentiment de dignité personnelle et familiale. Et pour le maintien en bonne santé, la conviction d'appartenir à un groupe bien précis, bien délimité et reconnu.

Cette société salariale a réussi à promouvoir un nouveau type de sécurité avec, en adjonction, la notion de salaire, les garanties sociales et la retraite. Un bon nombre de gens sont sortis de la précarité extrême, mais cette dernière concerne malheureusement aujourd'hui encore trop d'individus dans le monde. Face à la maladie, à l'accident ou à la vieillesse, des millions de personnes se retrouvent dans une situation de détresse parfois mortelle.

Deux événements expliquent pourquoi nous sommes en train de rechercher, de manière assez rapide, une issue à la crise. Insidieusement, malgré tous les avantages de cette société salariale, nous n'avons pas vu d'une part que ces derniers se faisaient au détriment des supports de sociabilité ancrés dans une longue tradition. Le village, les quartiers, les paroisses, les groupes sociaux disparaissent, soit ce qu'on appelle en médecine psychosociale les réseaux traditionnels de soli-

darité. D'autre part, le passage d'une économie de marché à une société de marché a entraîné une exacerbation des positions individualistes. L'éclosion des golden boys, des battants, des gagners, toutes ces activités que l'on peut décrire avec des métaphores guerrières, se développent dans une logique de compétition et promettent aux personnes qui suivent les impératifs de cette logique de compétition, l'avènement d'une société de loisirs. Or, contrairement à ce qu'on a pu croire, l'augmentation du temps libre n'a pas entraîné une participation plus active aux affaires politiques. En réalité, on constate une diminution de la croyance au progrès social et à un avenir meilleur, avec une précarisation d'une large couche de la société, y compris dans notre pays.

De nombreux groupes humains sont déstabilisés dans leurs trajectoires de vie. S'ensuit une perte de repères, par exemple le choix d'une carrière au sortir de l'adolescence, et une éclosion de formes atypiques d'emplois, beaucoup moins stables, appelés parfois petits boulots. Avec en sus le risque d'un découplage entre le travail et la protection sociale, celui-ci redevenant une marchandise dépendant des lois impitoyables du marché. Or, encore une fois, on se rend compte de plus en plus que le marché en lui-même ne peut pas être un principe de cohésion sociale.

Et la santé ?

L'anxiété sous-jacente perdurant, les êtres humains restent, de manière hypocondriaque, constamment préoccupés par leur santé. Il n'y a plus tellement de plages dans lesquelles ces derniers se laissent aller à prendre du plaisir et à cultiver la convivialité. Le désir et la tranquillité ne sont plus considérés comme autrefois. Cette sécurité, qui a servi au développement de beaucoup d'individus, devient malheureusement illusoire pour certaines personnes. La confiance en soi, l'estime de soi et celle des autres diminuent, de même que l'appartenance au groupe et à une entreprise. Pensez aux Japonais, hommes-fenêtre, longtemps mariés avec l'entreprise, qui occupaient leur bureau même lorsqu'ils n'avaient pas de travail, démontrant par là que leur survie dépend de leur appartenance à la société.

Ainsi, en même temps que disparaissent sécurité de l'emploi, assises sociales et supports collectifs, ceci au bénéfice d'un individualisme triomphant, apparaissent, au sein d'une large partie de la population, isolement et désorientation. Une consommation importante de médicaments ne cesse d'augmenter, afin de tenter d'enrayer les problèmes d'anxiété, de dépression et de troubles du sommeil. Chez les individus non structurés, on constate une nette progression des dépressions, des comportements toxicomaniaques et des mises en danger du corps,

sans parler du dopage dans le sport. Il y a des déviances dans les comportements de consommation et dans les comportements sociaux. Notons, à ce propos, que la Suisse se retrouve, en matière de suicide des adolescents, dans le peloton de tête des pays du monde. La cause la plus fréquente de mort dans notre société, chez les hommes jeunes, se trouve être la mort violente.

Voici donc toutes sortes de paramètres démontrant qu'il existe une souffrance diffuse, des germes d'un enfantement douloureux, de quelque chose de nouveau. Il est prioritaire de se pencher sur ces malaises sociaux, afin de trouver des pistes de solutions, sans forcément devoir succomber à une névrose sociale dépressive qui tend à se généraliser.

Une société « hyper »

Face à ces problèmes, on constate dans la société, dans la vie et dans la médecine en général, différentes formes d'adaptation. Elles passent de l'hyper-adaptation à la désadaptation. Par hyper-adaptation, nous entendons la perpétuation de l'image du gagnant et du battant. C'est l'hyper-investissement de la sphère du travail qui prime au détriment de la vie personnelle, familiale, affective et associative. Le management américain a su valoriser cette capacité à garder la tête froide et à régler les problèmes relationnels au travail de manière coupante et très objective.

Les Anglo-Saxons se sont penchés sur l'étude de ce qu'on appelle les personnalités de type A. Cette catégorie comprend toutes les personnes, qui dans leur famille, leur éducation et leur vie affective sont élevées dans l'idée que le corps est une machine en bonne santé qui fonctionne tant qu'elle ne heurte pas et ne fait pas mal. Avant même d'entrer dans la sphère du travail, ces gens apprennent peu à investir l'activité de leur corps pour le plaisir du rythme et pour le plaisir de la tendresse que cela peut apporter. Ils sont très tôt branchés rivalité et compétition, sont souvent devenus incapables de rêverie et sont décrits comme des alcooliques du travail (workaholic). On assiste donc à une super-sélection d'ouvriers, de futurs patrons et contremaîtres non plus créatifs, mais aussi moins aptes à gérer les conflits ou à susciter une vie relationnelle agréable. Ils sont par conséquent sélectionnés par hyper-adaptation jusqu'à ce qu'ils ne soient plus capables, du point de vue énergétique, quelques années plus tard, à fournir un travail aussi efficace.

Il arrive même que certains traits de ces personnes deviennent paranoïaques, c'est-à-dire que ces dernières considèrent que les problèmes viennent des

autres. Parfois, des traits sadiques inconscients apparaissent chez certains et créent un climat négatif dans l'entreprise, se répercutant sur l'état de santé des travailleurs.

Néanmoins, la grande majorité des patrons fait beaucoup d'efforts pour maintenir le cap sur une mer agitée et souffre de devoir concilier une dure réalité économique avec la gestion de leur entreprise et des hommes la composant. Ces derniers d'ailleurs traversent parfois des moments de grandes difficultés relationnelles et d'adaptation. Certains patrons, à leur corps défendant, sont inconsciemment déprimés et se retranchent derrière une apparence cynique à valeur défensive.

Même lorsque l'on insiste sur la formation à tout prix, la souplesse à tout prix, on oublie cependant d'accorder leur place, dans l'activité professionnelle, à tous les types de personnalités et de patterns psychologiques, comme ceux que l'on retrouve dans la famille ou dans la société. Il faudrait que les représentants hiérarchiques acceptent le rôle de figures parentales, voire d'images paternelles, afin de maintenir l'équilibre des collaborateurs au travail. Car la plupart des employés ne se plaignent pas du travail routinier, mais ce qu'ils craignent le plus, parce qu'ils se sentent vulnérables, c'est la forte stimulation qui les pousse à la faute et à l'anxiété. Ils ont de la peine, et on les comprend, à suivre les contraintes économiques et les contraintes des nouvelles formes de profession. En guise d'exemple, prenons les personnes souffrant des séquelles du chômage. Elles consultent en premier lieu le médecin de famille, puis d'autres spécialistes pour des troubles physiques, qui s'avèrent, en définitive, être la traduction d'une souffrance psychosomatique. On en vient même à parler d'invalidité psychosomatique.

Cela signifie que l'être humain, n'ayant plus sa place au sein d'une communauté sociale ou organisationnelle, subit tout d'abord une « mort sociale », puis une « mort psychique » avant même la mort physique. Fort est de constater qu'il y a de plus en plus de personnes qui meurent très rapidement après la retraite, à l'âge de 66 ou 67 ans. Leur vie de travailleurs exemplaires n'a pas su faire face aux désorganisations psychosomatiques qui se déclarent de manière précoce et qui entraînent la mort brutale, souvent par accident cardiaque ou par attaque cérébrale.

Conclusion

Nous sommes face à un défi. Le monde du travail ne doit pas devenir une machine à exclure ceux qui ne peuvent pas suivre le rythme, par simple disquali-

fication. Nous serons de plus en plus confrontés à des limites floues entre la santé et la maladie. Les marginaux d'aujourd'hui remplaceront les vagabonds d'autrefois.

L'économie actuelle n'a plus besoin de tout le travail ni de ceux qui sont capables de travailler. Les éléments qui nous manquent le plus et qui feraient une réelle différence dans la qualité de la vie sont précisément ceux que notre société ne peut pas produire, qu'elle détruit, à savoir l'espace, le silence, l'air pur, les rapports de convivialité. L'isolement et la solitude sont en nette progression.

Même crise à l'école et chez les parents. On ne sait plus comment éduquer, comment enseigner, ni ce qu'attendent les adolescents. Les parents, confrontés à leur propre survie économique et sociale, ont beaucoup de peine à se montrer suffisamment tranchants et affirmatifs face aux adolescents.

Il faut rapidement retrouver un projet de société qui soit porteur de sens, car tout homme a un besoin fondamental de se sentir à la fois une compétence, une influence, ce qui est un indice très important de bonne santé. On a cessé de le répéter, tous les travailleurs ont besoin d'être valorisés, rassurés et d'être protégés. Et pour beaucoup, l'activité hebdomadaire est une source de plaisir, une source d'intégration et de décharge pulsionnelle.

Ainsi, tout homme et toute femme a besoin de trouver un moyen de maîtriser la fatalité de la vie, de donner un sens à son existence et de se sentir bon et capable.

En réponse à la question du public concernant le problème du rythme dans la société, qui serait à l'origine de l'exclusion plutôt que la société elle-même, nous ne pouvons faire que des constats. Il faut considérer que beaucoup de gens ont beaucoup d'aptitudes qui dépassent largement leurs compétences professionnelles du moment. Pourquoi faut-il seulement rémunérer un travail qui entre dans un cadre reconnu comme un cadre industriel? Il y a beaucoup d'autres activités qui devraient être rémunérées.

Il n'y a pas de changement fondamental qui ne se fasse sans souffrance et sans crise. Et probablement qu'il faudra sortir de certaines choses irrationnelles. Pourquoi s'enfermer dans une chose qui est apparemment scientifique et rationnelle, les contraintes économiques? Je suis persuadé qu'une économie qui était sensible aux diverticules du Président Reagan ne peut pas être quelque chose de scientifique. Quand on nous dit que la maladie d'un chef d'Etat entraîne des fluctuations à la bourse, on est dans des manifestations irrationnelles, et derrière ces

impératifs économiques qu'on nous présente comme une fatalité, il y a une incapacité provisoire à trouver d'autres choses. D'ailleurs, certains pays se sont refait une santé après avoir tout détruit.

Quand la société entière se met autour d'un projet, elle peut réaliser ce qu'on a appelé des miracles économiques avec tous les problèmes que cela comporte.